

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »

Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Propos humoristiques : Le Chapitre des nez, Pierre BATAILLE. — Nos théâtres, X. — Chronique artistique, Jean PAROLI. — Ciel (poésie), Jules BAUDOT. — Histoire de la semaine, TANT-PIS. — Choses et autres, Fernand DE ROCHER. — La Mort du Barde (poésie), A. R. — Vieux Souvenirs, J. DARCIER. — Revue financière.

AVIS

Nous rappelons aux intéressés que les résultats du cinquième grand Concours littéraire du « Passe-Temps » seront publiés dans le numéro du 2 Mars 1890.

CAUSERIE

A l'heure où paraîtra cette Causerie aura lieu au Théâtre-Bellecour le bal organisé par les étudiants.

Ce bal est passé à l'état d'institution. Il est, on peut le dire, la grande fête de la jeunesse lyonnaise, pendant la période du carnaval.

Les bénéfices de ce carnaval sont, on le sait, donnés aux pauvres. La recette varie de vingt à vingt-cinq mille francs et, les frais prélevés naturellement, il reste encore pour les malheureux une somme assez rondelette.

Il faut savoir gré à nos étudiants de faire, en leurs plaisirs, la part de ceux qui souffrent. Les étudiants parisiens sont moins généreux. En ce moment ils organisent un grand bal, qui sera donné à l'hôtel Continental, mais dont les bénéfices sont consacrés à l'achat d'un immeuble pour l'association des étudiants.

Si depuis la fondation de leur bal, les étudiants lyonnais avaient agi de même façon, ils auraient aujourd'hui, avec les bénéfices accumulés depuis une douzaine d'années, un hôtel à eux. Ils ont, sans souci du lendemain, préféré, et il faut les en louer, secourir des misères, sécher des larmes, fait luire un rayon de soleil dans les mansardes où l'on grelotte de froid, où l'on souffre de la faim. Aussi leur bal, qui a pour dénouement une bonne action, est-il ac-

cueilli avec sympathie par tous, même par ceux qui n'y vont pas. Cette sympathie s'affirme par les dons de toutes sortes qu'on adresse aux étudiants pour la tombola faisant partie du programme de la fête.

Le bal, dont je parle, est un bal masqué, genre de plaisir qui depuis quelques années a à peu près disparu de nos mœurs.

Il y a une trentaine d'années, ce plaisir était fort à la mode à Lyon. Tous les samedis — pendant la période du carnaval — il y avait un bal masqué à l'Alcazar, alors dans tout son éclat. Le Grand-Théâtre avait bien, à diverses reprises, tenté d'organiser des bals, mais sans jamais réussir à attirer le public.

A cette époque, tout jeune homme de vingt ans rêvait pendant toute la semaine à cette soirée du samedi. Etre costumé en pierrot ou en débardeur, exécuter un pas de cancan était sa suprême joie. Si pour se la procurer, l'argent manquait — ce qui arrive parfois à vingt ans — on allait faire un emprunt à *ma tante*; une excellente femme toujours disposée à venir en aide aux gens dans l'embarras, mais cependant ne faisant une avance que si on lui donne un gage.

Les hommes dits sérieux — c'est-à-dire entre deux âges — allaient eux aussi au bal masqué, mais pour se faire intriguer.

L'intrigue était-elle aussi spirituelle qu'on se plaît à le répéter, je crois que sur ce point on a beaucoup exagéré. Les femmes qui faisaient le plus bel ornement de ces réunions — je parle exclusivement des bals masqués à Lyon — ne brillaient ni par leur éducation, ni par leur esprit. Elles appartenaient surtout au monde de la galanterie, ce n'était qu'exceptionnellement qu'une femme du monde s'égarait dans un pareil lieu. Peut-être, sollicitée par la curiosité, une jeune femme y faisait-elle au bras de son mari une rapide apparition; mais sa curiosité satisfaite jamais plus elle ne remettait les pieds à l'Alcazar.

Ces bals étaient l'effroi et faisaient le désespoir des maîtresses de maisons qui donnaient des bals le samedi. A minuit tous les cavaliers disparaissaient à l'anglaise, les uns après les autres, pour aller terminer leur nuit à l'Alcazar; et il fallait fermer la porte d'entrée à clef pour conserver quelques danseurs.

C'était surtout les samedis où la préfecture donnait un bal, que l'Alcazar était dans toute sa splendeur. Les maris trouvant le prétexte de la soirée officielle pour prendre le congé

d'une nuit, s'empressaient après une courte apparition à la préfecture de se rendre à l'Alcazar, où leur entrée était saluée par des cris joyeux s'exhalant de toutes les poitrines féminines, et quand je dis poitrine je me trompe, c'est estomac que j'aurais dû dire; car les habituées du bal masqué avaient surtout la préoccupation du souper qui devait le suivre. Les habits noirs et les cravates blanches étaient pour elles la certitude qu'elles mangeraient des écrevisses en cabinets particuliers; l'intrigue à laquelle elles se livraient n'avait pas d'autre but, et le but — je dois l'avouer à la honte de mes contemporains — était souvent atteint. Ces nuits là, alors que les chastes épouses dormaient tranquilles et confiantes en leurs époux qu'elles croyaient au bal de la préfecture, ces derniers donnaient au contrat de furieux coups de canif.

Le bal masqué, disais-je au commencement de cette Causerie, a disparu de nos mœurs. La jeunesse actuelle ne trouve plus — comme le croyaient leurs pères — que le comble du plaisir consiste à se vêtir en Pierrot et en Arlequin, à se mettre un nez en carton et à exécuter le pas de la Tulipe orageuse.

Faut-il croire que la jeunesse contemporaine est devenue grave, sérieuse et que le travail l'absorbe? Je ne le crois pas. Les jeunes gens ont bien, à l'heure actuelle, une disposition à la pose et à la gravité, et les étudiants en particulier n'ont rien dans leur toilette, et dans leurs habitudes, du débraillé des vieux étudiants du quartier latin, qui allaient à la Chaumière

Y danser le cancan et la Robert-Macaire.

Mais soyez convaincus que le diable n'y perd rien. Si le bal masqué n'est plus ce qu'aime la jeunesse, c'est qu'elle a d'autres plaisirs et d'autres distractions. Ne demandez donc pas à un jeune homme :

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.

Il sait toujours s'en servir.

LUCIEN.

PROPOS HUMORISTIQUES

LE CHAPITRE DES NEZ

Hippocrate a-t-il — comme le prétend Sganarelle dans le *Médecin malgré lui* — écrit le fameux chapitre des chapeaux?

Je n'hésite pas à trancher la question dans le sens de la négative.

Au temps d'Hippocrate, comme au nôtre, les hommes changeaient si souvent de couvre-chefs et les femmes de coiffures, qu'un esprit sérieux comme le sien, ne pouvait s'attarder à noter au passage des évolutions aussi rapides que capricieuses.

J'aurais mieux compris que cet homme excessivement barbu, qui fût — tout à la fois — le père de la médecine et le philosophe le plus écouté de son temps, s'avisât d'écrire le chapitre des nez !

En abordant ce sujet, d'autant plus intéressant qu'il nous touche de fort près, je sens toute mon insuffisance à le traiter comme il mériterait de l'être et je crains fort — en fait de nez — d'y casser le mien.

Buffon — à qui ses contemporains reprochaient d'écrire avec des manchettes, comme nous reprochons à Zola d'écrire en manches de chemise — a dit avec une certaine afféterie que le visage était le siège de la beauté.

Or, le nez se trouvant précisément au milieu du visage, on comprendra de suite l'influence prépondérante qu'il doit exercer sur l'expression de ce même visage, selon qu'il lui plaît d'être orgueilleux ou modeste, prétentieux ou naïf, arrogant ou candide.

Et pourtant qui s'occupe du nez ?

A part les femmes, qui ont la prétention de mener leurs maris, par le bout de cet organe essentiellement olfactif; les gens qui le prennent pour limite extrême de leur rayon visuel; les juges d'instruction qui s'évertuent à en tirer... les vers, que vous savez, et les lunettiers qui n'apprécient son utilité qu'au point de vue des lunettes qu'on met dessus, le nez — pour le commun des mortels — n'est qu'un appendice plus ou moins proéminent, trop souvent obsédé par les rhumes de cerveau, et n'ayant droit — en somme — qu'à une considération très restreinte.

Les poètes l'ont toujours mis de côté — il leur arrive si rarement de mettre quelque chose de côté que le fait mérite d'être signalé — ils l'ont, de parti pris, constamment tenu à l'écart : en est-il un seul qui l'ait chanté ?

L'honnête Bescherelle — en son vocabulaire — convient lui-même, que par une bizarrerie de langage inexplicable, le nez ne peut être nommé dans le style noble comme les yeux, le front... et le reste.

D'où vient cette exclusion souverainement injuste, et pourquoi le style noble refuse-t-il à cet organe, les périphrases enrubannées dont il est si prodigue envers les autres ?

J' imagine que le poète assez audacieux, pour appeler le nez « le Temple de l'Odorat » verrait — à tout jamais — se fermer sur le sien, les portes de l'Académie !

On aurait tort pourtant de se le dissimuler : le nez joue un grand rôle dans la vie des gens et la destinée des empires.

C'est par le nez démesurément long de Cléopâtre, qu'Antoine fut séduit : si le nez de cette reine d'Égypte eût été plus court, la face du monde n'aurait peut-être pas été changée.

Douée, au contraire, d'un nez absolument retroussé, la sultane Roxelane — qui a laissé son nom à la famille des nez en l'air, — prend sur Soliman le Magnifique un tel ascendant, qu'elle réussit à se faire épouser par lui et le force à s'écrier, au moment où il lui passe au doigt l'anneau des fiançailles :

— Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse ainsi les lois de l'empire ?

Le nez accompagne et souvent complète la pensée; c'est en se fronçant qu'il peint à volonté l'horreur, la répugnance, le dédain.

Au besoin, il sert d'indicateur : la colère est proche quand la moutarde commence à monter au nez, il branle quand on ne dit pas la vérité.

En menant une affaire à bien, on montre qu'on a du nez, et l'on a un fameux pied de nez quand — au contraire — elle ne réussit pas.

Le nez dur trahit l'état d'ébriété, rappelez-vous la chanson de Charles Colmance :

Moi, quand j'ai le nez dur,
Je regagne mon gîte...

Je passe sous silence les nez-thermomètres qui pâlisent, bleussent ou rougissent, suivant les variations de la température, pour arriver aux nez fendus qui révèlent infailliblement des aptitudes policières.

Mettez-moi, disait à Balzac le fameux Vidocq, mettez-moi au milieu d'une foule d'individus, je découvrirai un forçat, rien qu'à l'odeur. C'est que je suis venu au monde pour ça; j'ai le nez fendu comme les chiens de chasse. Vous aussi, monsieur de Balzac, vous avez le nez fendu : nous flairons de loin !

Et Balzac de sourire au compliment, plus fier d'appartenir à la confrérie des nez fendus, que d'avoir fait la *Comédie humaine*.

Le malfaiteur — s'il faut en croire les criminalistes — n'a presque jamais le nez droit, le voleur l'a retroussé et l'assassin crochu.

Il faut cependant bien reconnaître que tous les nez retroussés n'appartiennent pas à des voleurs; l'illustre Coquelin — dont le nez est un des modèles du genre — ne serait pas le dernier à protester et à déclarer qu'il n'a jamais rien volé, pas même les bravos du public qui lui sont bien et dûment acquis.

Le nez grec — qui descend du front par une ligne peu sensible — est ennuyeux et bête comme la ligne droite, c'est le nez des dieux et des déesses; pas moyen de plaisanter avec ce nez-là !

Délicatement busqué en bec d'aigle, le nez aquilin est un nez d'honneur et de distinction.

Chez les hommes d'affaires, les financiers et les politiciens, le nez aquilin devient — suivant les circonstances — superbe, tragique, indompté; il se gonfle d'indignation, il aspire l'air avec force, il s'évase avec mépris !

Le corbeau sert à stigmatiser les nez crochus de la tribu d'Israël, les nez hébraïques à la Gobseck, ceux qu'on appelle familièrement « les becs de corbin. »

Il y a aussi le nez de furet, dont il faut se méfier, et le nez de perroquet qui n'est pas toujours l'indice d'une intelligence hors ligne.

Le proverbe assure que « jamais long nez n'a gâté beau visage. » et le proverbe a certainement raison.

De la femme à la fleur, trait-d'union vivant.

Le nez un peu long, aux ailes lisses et correctes, donne de la vivacité au visage, il l'emporte évidemment sur le petit nez, minuscule et fin, qui semble resté à l'état de projet.

Le nez moyen, calme, sans raideur, mollement arrondi à son extrémité est le nez des gens d'humeur paisible, que rien ne saurait émouvoir et pour lesquels le voyage de la vie doit s'effectuer sans accidents.

La série des nez retroussés offre un nombre infini de variétés : depuis le nez mutin, folâtre et provocant de Mimi Pinson, jusqu'au nez... dans lequel il pleut.

Dans cette dernière catégorie, se trouvent les nez insolents, hardis « subversifs de tout ordre social » comme dirait le vertueux Pandore.

Le nez vraiment Français — résultat indéniabie du groupement des provinces qui ont formé notre unité nationale — est celui que Brillat-Savarin dans un accès de patriotisme éclairé, a baptisé de « nez gaulois. »

Sa forme — il est vrai — est indécise, mais il est gai, spirituel, goguenard quelquefois, bon enfant toujours, humant le trait et s'esclaffant à la plaisanterie.

Dans ce nez là, se retrouvent agréablement mélangés — avec un acheminement discret vers le Roxelane — le grec et l'aquilin.

J'ai la conviction que le nez camard, trop élargi à sa base, est un restant des siècles de barbarie.

Il viendra — n'en doutez pas — à résipiscence, et restera — avec l'écrasement en plus — le signe distinctif de la race noire, les enfants de Cham s'obstinant à considérer l'appendice nasal comme inutile à la beauté et mettant — plus que jamais — toute leur coquetterie à se rendre *camus*.

Quand le nez camard sort des limites permises

et que ses cartilages en arrivent à couvrir outrageusement les trois quarts de la figure, il devient le nez en *pied de marmite*.

Un bien vilain nez — je vous assure — que je ne vous souhaite pas, ô lecteur, et dont la nature vous aura certainement préservé, ô lectrice !

Pierre BATAILLE.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Le Grand-Théâtre a donné, cette semaine, la première représentation d'*Esclarmonde*, opéra en quatre actes, de Massenet, devant une salle absolument bondée, des fauteuils aux galeries supérieures. Le succès de cette première était si certain, que les marchands de billets, prévoyant une bonne opération, avaient cherché à accaparer les billets devant faire prime, mais, grâce à d'habiles mesures prises, cette spéculation sur le public a été habilement déjouée.

Je ne puis, après une première audition, rendre compte d'une œuvre de l'importance d'*Esclarmonde*, plusieurs auditions sont nécessaires pour pouvoir l'étudier dans ses détails, mais dès à présent, il me faut rendre pleine et entière justice à M. Poncet, qui a monté l'opéra de Massenet avec un luxe de décors et de mise en scène qui n'a jamais été atteint à Lyon. On ne pouvait faire mieux. Ce spectacle suffirait à lui seul à assurer, en dehors du mérite de l'œuvre et des artistes que je n'apprécierai pas aujourd'hui, un grand succès à *Esclarmonde*.

Plusieurs décors méritent d'être particulièrement signalés : celui du prologue, représentant la basilique de Bysance.

L'effet produit par ce splendide décor a été immense, grâce à une combinaison ingénieuse.

La salle est tout à coup plongée dans l'obscurité la plus complète. L'orchestre joue, dans cette obscurité, quelques mesures pendant lesquelles la toile se lève; de telle sorte que lorsque la lumière est rendue à la salle, les spectateurs ont devant les yeux la scène représentant la basilique de Bysance, dont les décors ruissellent de dorure. C'est, à la lettre, un éblouissement.

Le public a éclaté en applaudissements. Vous avouerez que les auteurs n'ont point été maladroits en faisant ainsi débiter leur pièce par un effet irrésistible et qui, empoignant les spectateurs les met, en favorables dispositions.

Le décor du second acte, représentant l'île enchantée, est également splendide; c'est aussi un éblouissement, mais un éblouissement de fleurs. Il y en a partout. Très réussis les costumes des danseuses qui exécutent quelques pas : c'est du pur Grévin. Cet acte est décidément celui des fleurs; à un moment donné, un rideau est baissé pour un changement de décor, et ce rideau est tout en fleurs.

Le décor du quatrième acte, quoique moins éclatant que ceux dont je viens de parler, est celui qui m'a plu davantage. Il représente une place publique de Blois. La ville est assiégée par les Sarrazins et on aperçoit des tours et

des maisons incendiées et écroulées. C'est un véritable tableau admirablement compris et rendu.

M. Le Goff, le décorateur, a droit à des compliments. Jamais il n'avait fait preuve d'un pareil talent. L'occasion sans doute lui avait manqué, elle lui a été offerte, la direction lui ayant laissé toute latitude, et il en a profité pour affirmer sa valeur.

Mais il faut se borner. J'en ai dit assez pour qu'on se rende compte que, comme je le disais au début, le spectacle suffirait à lui seul pour attirer pendant longtemps le public au théâtre. M. Poncet a dépensé sans compter. Il tenait à faire ses preuves et il les a faites aussi complètes que possible.

L'orchestration joue un rôle important dans l'œuvre de Massenet. L'orchestre dirigé par Luigini a été à la hauteur de sa tâche. Du commencement à la fin, il a été admirable de précision, d'ensemble, et il a reproduit les plus légères nuances avec une rare délicatesse.

A une répétition à laquelle j'ai assisté, M. Massenet a fait devant moi un éloge aussi complet que possible de l'orchestre, disant avec une chaleur qui attestait sa sincérité qu'il n'avait jamais entendu en dehors de Paris un orchestre comparable à celui du Grand-Théâtre. Un tel éloge en pareille bouche a son prix; j'ajouterai qu'il n'a point surpris, car bien souvent j'ai entendu formuler la même observation par des artistes étrangers, mais cette appréciation gagne à être confirmée par un compositeur tel que Massenet.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Dans ma dernière chronique, rendant compte de la *Policière*, je disais qu'il y avait dans ce drame un truc — celui d'une maison qui s'enfonce dans les dessous — qui suffisait à lui seul pour en assurer le succès.

Ce truc — dont on a beaucoup parlé dans le public — a certainement contribué pour sa part au succès que j'annonçais sans avoir la prétention d'être devin, mais il serait injuste de ne pas reconnaître que les artistes ont droit de réclamer aussi leur part dans la réussite de la *Policière*.

Les personnages sont très nombreux dans ce drame : aussi toute la troupe a-t-elle donné, et après le désordre inévitable des premières représentations dans une œuvre de cette importance, est-elle arrivée à cette homogénéité qui est la caractéristique d'un théâtre où l'on fait ce qu'on est convenu d'appeler de la bonne besogne. A ce point de vue il n'y a que des compliments à adresser à la fois aux artistes et à la direction.

J'ai dit que les artistes étaient très nombreux dans la *Policière*. Je ne puis les nommer tous, mais il en est qu'il serait injuste de ne pas citer spécialement, ce sont MM. Duquesne, Durand et Mme Murat, qui mènent l'action tambour battant. Mes compliments sincères.

X.

THÉÂTRE-BELLECOUR

Le passage de Mme Judic au théâtre Bellecour a rappelé à l'attention des directeurs le gai répertoire de la charmante diseuse, et c'est là sans doute ce qui nous a valu la reprise, — à ce théâtre, — de *Mam'zelle Nitouche*. Et

pourtant c'était risquer gros jeu. Au lendemain du départ de Judic, confier une de ses créations les plus personnelles et les plus réussies à d'autres qu'à elle était bien téméraire. Je n'affirmerai même pas qu'un petit frisson n'ait parcouru le délicat épiderme de M^{lle} Jeanne Andrée. Eh bien ! partie gagnée. M^{lle} Jeanne-Andrée a crânement enlevé son rôle de jeune pensionnaire évaporée et s'évaporant et a prouvé une fois de plus à ses admirateurs la souplesse et la variété de son talent, en même temps qu'elle les charmait par la douceur et le velours de sa voix.

Tony Baron a, pour l'illustre Célestin Floridor, des intonations et des allures bien remarquables. Montaubry reste le chanteur correct et le beau cavalier, et le reste de la troupe présente un bon ensemble.

Les lendemains sont accordés, pour le plus grand profit et honneur de M^{lle} Clary, qui y fait abondante récolte de bravos, au *Grand Mogol*, dont le succès ne s'épuise pas.

On nous annonce, pour cette semaine, les débuts de M. Angeville, ténor.

Bonne chance.

J. C.

CASINO DES ARTS

Enfin la voilà !... en est à sa 32^e représentation. Il est à présumer qu'elle a encore de longs jours à vivre. D'ailleurs plusieurs additions y ont été faites et ce sont autant de nouvelles attractions qui invitent les amateurs à venir de nouveau applaudir la revue de MM. Milher et Numa. La scène des Indiennes de Buffalo est fort drôle et les artistes sûrs d'eux-mêmes ne craignent pas de charger un peu leurs rôles ce qui est détestable dans une comédie et très amusant dans une revue. M. Huguenet a vraiment du chic dans compère Guilleri, et M^{me} Dudley est ravissante dans la commère. Enfin les deux nouveaux ballets, les *Nubiennes* et les *Tziganes*, copiés sur deux ballets à succès des années précédentes obtiennent tous les soirs un légitime succès.

SCALA-BOUFFES

A côté de différents exercices fort intéressants, tels que ceux de Vand Gofre, l'acrobate aux dents d'acier, et l'ombromanie du commandeur Isola, nous avons la diva populaire, Juana, dans ses nouvelles créations. L'affluence des visiteurs à la Scala suffit à prouver que la chanteuse n'est en rien inférieure à ce qu'elle a été. Il est à souhaiter qu'elle reste longtemps à Lyon, car elle nous promet de bonnes soirées.

Les vaudevilles se succèdent et il est à remarquer que la direction a la main particulièrement heureuse dans leur choix. Il faut dire qu'elle les puise dans les meilleurs répertoires et qu'elle a des artistes capables de les interpréter d'une façon très satisfaisante.

MENAGERIE BIDEL

Nous ne savons si la décision prise par M. Bidel de quitter prochainement Lyon est irrévocable, mais nous doutons fort qu'il passe à son exécution. Le public, en effet, séduit par les prodiges de sang-froid et d'intrépidité qu'accomplissent chaque jour les quatre dompteurs, ne se lasse pas de revenir les applaudir; et si tout Lyon a été chez vous, M. Bidel, ce n'est pas une raison pour partir; Tout Lyon y retournera.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

De qui donc sont ces fruits qui tombent de ce panier? Quelle toile! c'est une véritable lutte de raideur entre le tableau et le chevalet qui la supporte. Ces pêches, ces prunes ont d'assez bonnes couleurs, mais que c'est plat! Dessous, relief, profondeur, où êtes-vous? — Quelle idée de réclamer cela en un pareil moment! nous sommes en carême, Georges fait maigre.

De Lévigne : Une rivière coule dans une large vallée, montagne au fond. Bonne toile.

A côté, tableau excellent de Lespinasse : un petit étang entouré d'arbres dont les feuilles clairsemées tranchent à merveille sur le ciel. Le soleil qui se reflète d'une façon charmante dans une eau bien claire, dore la rive en donnant un effet remarquable et très vrai.

Les bas ports du quai St-Antoine, côté nord, vus par un temps de neige. Toile assez médiocre de Ducrot. Du côté de la rue Ferrandière, un tableau de Johannès Son, représente des chrysanthèmes dans un grand vase. Le tout se détache sur un fond bizarre. De bonnes choses.

Et maintenant, le beau, le superbe, l'admirable clou de la semaine! Une grosse femme aux cheveux gras, bien lissés, et coupés suivant une rigoureuse ligne droite, contemple d'un oeil paternel une tête barbue qui l'observe d'un air doux. Le lecteur nous saura gré de lui apprendre que la tête est coupée. — Vraiment? — Oui; sachez même que vous avez-là, devant vos yeux Judith et « le pauvre Holoferne. » Tableau du plus déplorable effet et plein de fautes graves. D'abord cette draperie qui recouvre vaguement cette femme est tout à fait mauvaise. Chaque pli heurte, chaque contour grimace. Et ce ceinturon? Vous imaginez-vous qu'avant de trancher la tête au tyran cette virago se soit amusée à boucler autour de son ventre ce cuivre ciselé? Cette tête coupée est aussi très mauvaise. Qu'est-ce encore que ce rond qui entoure ses cheveux? c'est sa couronne? On croirait plutôt le nimbe d'Holoferne du « pauvre Holoferne, vierge et martyr, si méchamment mis à mort par Judith. » Par quel miracle maintenant tout cela tient-il en place? Ce plat ridiculement placé derrière cette tête coupée, tenu comme un claque ou comme un tambour de basque par cette femme, à quoi sert-il? Sur quoi repose la tête? La peau de tigre jetée là, indique un enfoncement à peine suffisant. Quant au corps de la Judith, à la couleur de sa peau, je fais ce qu'aurait dû faire l'artiste, je jette le voile. Vous insistez? Alors que dites-vous de ces violets sous les seins? Vous frémissez d'horreur! C'est bien fait, il fallait me laisser me taire.

En voilà bien long pour si peu. Finissons vite. M. Reynaud, l'auteur de cette toile, fera bien, sinon de s'abstenir de ce genre de peinture, du moins de surveiller ses compositions avant de les exposer.

A signaler une passion plus ou moins malheureuse de A. Guy pour les gallinacés plus ou moins mis à la broche, et un tableau insignifiant de Billon.

Je remarque avec plaisir dans le magasin de la place de la République, un tableau de Seignol qui m'a paru d'un assez bon effet. Un bois d'une belle couleur forme le fond; à gauche, un petit chemin rocheux s'enfonce sous les arbres. Au premier plan, rivière dans laquelle des pêcheurs sont entrés jambes nues. Sur le bord, rochers couverts de mousse. Les rochers me paraissent douteux comme vérité, mais l'ensemble n'est vraiment pas mal.

A côté, affreux champ de colza, qui est sensé représenter de l'herbe éclairée par un soleil qui n'éclaire qu'elle.

Chez Dusserre, le fameux tableau de Saint-Cyr Girier, médaille d'honneur du Salon de 1889. Paysage des Dombes; des oies au bord d'un marais. Toile fort bonne, d'une grande profondeur.

Tableau de fruits, de Marzo, autant que j'ai pu lire. Le peintre doit sûrement avoir eu pour modèle des raisins artificiels mal réussis.

Sur la façade des Terreaux, un tableau de Vollen, assez médiocre et un gâchis épouvantable de Trévoux. Sous prétexte d'impressionnisme, ce peintre nous salit une toile de la façon la plus hideuse que l'on puisse rêver. Un arbre où la matière n'est pas négligée (c'est un vrai relief du sol, ce tableau), offre des teintes multicolores, auxquelles l'artiste, apparemment patriote a ajouté les trois couleurs de notre drapeau. Brochant sur le tout, une superbe teinte citrouille qui signifie : soleil, jaunit deux coups de pouces noirs qui signifient : des hommes ou peut-être des femmes, ou peut-être des Auvergnats. Saisissez-vous toute la beauté de ce chaos de bleu, de blanc, de rouge de noir, de jaune ? Ah ! oui, c'est « de la bien belle ouvrage », n'est-ce pas ? Ouf!!!

Que je dise moi aussi mon petit mot sur le *Croquis* dont on vous a parlé la semaine dernière. Voilà une publication véritablement artistique, neuve, intéressante, originale. C'est une feuille, vraiment digne d'avenir. Son caractère est éminemment artistique; les lignes pures des dessins et leur perfection, fait honneur à Girrane, l'habile dessinateur de ce journal.

Souhaitons longue vie à cette charmante innovation.

Je vous recommande les trois prochains numéros : Bal des Etudiants ; Salon sérieux ; Salon comique.

Regardez, en passant, l'écran exposé chez Sarrazin, rue de la République. On n'a voulu me donner ni le nom du sculpteur ni celui de l'acheteur. Cela ne peut nous empêcher d'admirer l'ouvrier; et d'envier l'heureux possesseur de cette belle pièce. Les broderies de la peluche sont aussi à remarquer.

Que n'ai-je fait cette semaine, aimables lectrices et chers lecteurs, pour vous être agréable. Tenez, mercredi encore, j'entre d'un pas rapide mais superbe dans le pavillon sud du Salon. Je tire mon crayon, j'ouvre mon carnet, je regarde, je vais écrire... un cri affreux me glace : « Monsieur », crie-t-on. Je me retourne et vois arriver sur moi avec la rapidité d'un blaireau ailé, le vieux garde du salon qui me saisit et me met dehors sans autre forme de procès. Las ! Las ! hélas !... Et le bel article que je ruminais a péri dans l'œuf ! J'ai été rodé alors autour du réceptacle des toiles refusées.

Lasciat'ogni speranza voi ch'entrate !

Ils sont nombreux ceux qui doivent laisser l'espoir à cette porte. Les belles croûtes, Messieurs... Mais nous aurons bien l'occasion d'en reparler.

La prochaine fois, Salon, Salon, par Lucien.
Jean PAROLI.

CIEL

On m'avait saturé dans ma première enfance
De promesses d'un ciel au séjour bienheureux ;
Il fallait pour l'avoir pardonner toute offense,
Se montrer bon, doux, généreux.

J'y croyais. Mais bientôt l'impitoyable Doute
M'a soufflé son : *Qui sait ?* Depuis je n'y crois plus,
Et tous les grands sermons que mon oreille écoute,
Ne sont que des bruits superflus.

Tel était mon état aux jours d'hier encore,
Quand je t'ai rencontrée, ô ma chère beauté,
Quand j'ai vu ton regard où rit toute l'aurore,
Sous ton front fait de chasteté.

En contemplant ce feu brûlant dans ta prunelle
Où se lit malgré toi ton naturel aimant,
J'ai songé, tout à coup, à la joie éternelle
Promise antérieurement.

Et je suis converti, car me vient la pensée
Que ce Ciel tant exquis et source de tous biens
Existe : C'est, je crois, l'éternité passée
Devant deux yeux pareils aux tiens !

Jules BAUDOT.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

Son pittore anch'io... Je ne sais pas l'italien, mais j'affirme et je soutiens que la phrase ci-dessus, traduite en docte et aimable langue gallique, veut dire : Et moi aussi je suis journaliste.

De ce postulatim découle immédiatement un vaste raisonnement aboutissant à cette conclusion, que je ne peux vous donner qu'en français : Et moi aussi je dois parler carnaval et carême.

J'adore l'inédit.

C'est pourquoi je vais vous transmettre à ce propos une anecdote légèrement chevreulesque.

Certain Chinois, non de paravent, mais de distinction, avait été diplomatiquement envoyé dans notre pays, aux fins d'étudier nos coutumes et mœurs. Ce consciencieux Célestial annonça un jour à son gouvernement, qu'en France, on avait trouvé un remède efficace et immédiat contre la folie, et il décrit le procédé : « Faites mettre le patient à genoux, frictionnez le front avec des cendres en prononçant des paroles magiques. »

Le malheureux ambassadeur, sortant d'un bal du mardi-gras, était entré dans une église le mercredi des Cendres.

Et voilà comment la Chine est renseignée par sa diplomatie ? Comprenez-vous maintenant la guerre du Tonkin ?

Il ne faut peut-être pas dire trop de mal de ce Tonkin et de ses farouches habitants. Croyez-vous que les Pavillons-Noirs n'aient pas aussi quelques droits de nous appeler barbares s'ils lisent jamais — ça, c'est douteux — les journaux de Lyon en date de mercredi. Il va bien, le Jardin de la France et il fournit matière à pittoresques descriptions. La mer humaine — dirais-je, si j'avais ce sujet comme devoir de rhétorique — avait envahi la place du Pont ; tel un torrent fougueux détruit l'espérance du laboureur, enlevant les arbres, déracinant les petits moutons..., etc., telle, cette masse mouvante, hurlante, combattante, s'agitait. Don César de Bazan a même trouvé la formule :

On s'est fort assommé.

Quant aux motifs de cette échauffourée brutale, j'en vois deux de noms contraires et qui par conséquent s'attirent; d'une part, les Guilloitins étaient navrés d'avoir perdu leur député Thiers, et d'autre part, ils étaient enchantés d'avoir l'occasion prochaine de procéder à son remplacement. C'est si drôle, une élection, mais... d'abord, ça ne me regarde pas.

Et je le regrette. J'aurais pu faire un brin de causette sur Lissagaray, des calembourgs sur Laur et des mots d'esprit sur le dos de Naquet. Mais c'est défendu. *Dura lex.*

C'est la loi. N'est-ce pas, Laforge ? Six mois de prison, c'est peu en comparaison de la célébrité acquise aujourd'hui par cet automédon détraqué et des nombreux avantages qu'il a obtenus jusqu'à présent : plaisir de plaisanter agréablement avec la justice, honneur d'un tête à tête avec S. M. Gabrielle Première, de la dynastie des Bompard, etc. Il serait bien difficile de n'être pas content, le collignon !

Et, s'il n'est pas content, c'est parce qu'il n'a pas pu voir la première d'*Esclarmonde*,

qui va vous être narrée par mon voisin, ce qui me permet de m'arrêter court.

TANT-PIS.

TANT-MIEUX, la semaine prochaine.

Choses et autres.

J'assistais, il y a quelques jours, à une petite fête littéraire et musicale offerte à leurs familles par les élèves d'un collège de province.

Tout comme moi, n'est-ce pas ? vous avez eu parfois l'occasion d'aller écouter des lycéens en rupture de... classe, débitant, — qu'on me passe le mot, — des monologues et jouant des scènes de théâtre, le tout expurgé à l'usage des pensionnats. Vous êtes tous allés applaudir un fils ou un neveu, un cousin ou tout simplement un ami, qui remplissait ainsi son petit rôle dans une de ces fêtes de famille où le chef d'un établissement d'instruction aime à montrer les petits prodiges qui lui sont confiés. Mais, je suis bien persuadé aussi que vous avez bâillé terriblement et que vous vous êtes ennuyés comme un juge en audience, au récit d'un tas de choses plus ineptes les unes que les autres. Ah ! oui, c'est que votre programme n'était pas composé aussi habilement que celui que j'avais entre les mains, l'autre soir.

Je pourrais si je ne craignais pas d'abuser de votre complaisance, vous nommer tous les morceaux qui ont été exécutés sur cette scène improvisée : je pourrais vous dire que le *Misanthrope*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Plaideurs*, ces chefs-d'œuvre de notre théâtre comique, y avaient été largement mis à contribution ; que les modernes, les contemporains même, y coudoyaient honorablement les grands classiques : — Molière, Racine, Victor Hugo, Th. Gautier, André Gill, Nadaud, Sully-Prudhomme, — j'en passe et des meilleurs ! — étaient en effet mêlés dans le programme avec un désordre tout fraternel, — ou confraternel comme on voudra ; je pourrais vous dire tout cela, mais à quoi bon ?... Impossible de s'ennuyer, n'est-il point vrai ? avec de tels auteurs, surtout quand ils sont admirablement interprétés, comme c'était le cas, par des acteurs pleins d'une grâce juvénile.

Aussi, je ne le cache pas, j'ai passé une soirée charmante, une de ces soirées qui viennent jeter un peu de diversité dans la monotonie d'une vie de province. Je n'en juge point par les applaudissements de l'auditoire qui, je le sais bien, sont conquis d'avance en pareil circonstance : non j'en juge par moi-même et avec impartialité. Oui certes, je vous assure que ça valait bien ces représentations de jadis, où l'on jouait des pièces écrites dans un latin sentant plus ou moins la casserole, lesquelles pièces avaient pour acteurs principaux des conjonctions et des adverbess. Quand je dis : ça valait bien, c'est une façon de parler, car ça valait bien mieux. Je ne dirai pas qu'il y avait cent lieues de distance, — l'expression est un peu vieille, — mais qu'il y avait autant de différence qu'entre un roman de Georges Ohnet et un roman d'Octave Feuillet ou de Ludovic Halévy.

Fernand DE ROCHER.

CIRQUE RANCY

On nous apprend que le Cirque Rancy, entièrement restauré et remis à neuf, va nous ouvrir ses portes le 1^{er} mars prochain.

Parmi les attractions de la troupe nouvelle figure une étoile de l'art hippique. C'est M^{lle} Guerra, l'intrépide et vaillante amazone qui a déjà fait un séjour brillant à Lyon.

Si le reste est l'avenant nous n'aurons rien perdu pour attendre.

LA MORT DU BARDE

BALLADE

Die decedente canebat

Du torrent l'onde mugissante
Roule écumant sur le granit ;
Près de la rive un vieillard chante
Suivant des yeux l'eau qui s'enfuit.
Sur le manteau qui le protège
Ses cheveux plus blancs que la neige
S'épendent comme un flot d'argent ;
Et sa voix triste autant qu'un râle
Se mêle au bruit de la rafale,
Aux sourdes plaintes du courant.
Et, pendant son chant, le vieux barde
Lève son front pâle et regarde
Sa nacelle, son seul trésor
Qui se balance vers le bord.

Il chante : « J'ai courbé la tête
« Sous le poids de bien des hivers ;
« Si j'ai chanté des jours de fête,
« J'en ai pleuré de bien amers.
« Las ! plus ma lyre ne résonne ;
« Ma vieille vigueur m'abandonne,
« L'aviron glisse de ma main ;
« Alors que ma barque est oisive
« Peut-être quelqu'un sur la rive
« Cherche une issue à son chemin... »
Ainsi se plaint sa lyre émue
Et la barque du flot battue,
Au milieu d'un fracas de mort,
Gémit tristement sur le bord.

Le vieillard retourne à son chaume,
Chancelant et courbé — soudain
Un inconnu comme un fantôme
Tout blanc paraît sur son chemin.
Un long voile drapé sa face :
« Arrête !... Il faut que tu me passe ;
« Prends ces pièces d'or et me suis. » —
— « Ma main tremble, ma barque est frêle,
« Et bientôt sur l'onde cruelle
« Voleront les gnomes des nuits ».
Mais lui, d'une voix d'autre monde :
— « As-tu peur du torrent qui gronde ?... »
Le vieillard une fois encor
Détache sa barque du bord.

L'étranger s'est mis à la rame ;
Le nautonnier prend l'aviron.
Or l'inconnu dit : « L'oiseau brame ;
« Hé ! la !... Dis aussi ta chanson ».
Sa voix rauque au timbre de glace
Ressemble au cri de mort qui passe
A l'heure des damaés mutins ;
Quand il se drapé en son suaire
On entend un bruit funéraire,
Comme un froissement d'os humains.
Le fragile esquif s'abandonne
Au gré du flot qui tourbillonne
Et le vieux barde jette encor
Un dernier regard sur le bord.

Le spectre reprend : « Tout à l'heure,
« La chouette a crié trois fois ;
« Le torrent hurle, le vent pleure ;
« Pourquoi restes-tu seul sans voix ? »
— « Cent ans ont passé sur ma porte,
« Et fleur fanée est fleur bien morte...
« Non ! non... j'ai quelque chose là
« Qui me dit : L'écho de la rive
« Que charma ta lyre plaintive
« Plus jamais ne te répondra.
« Et pourtant... pourtant... O Dieu, laisse
« Au vieux barde un jour de jeunesse !
« Encore un chant, ma lyre d'or ;
« Console mon cœur, loin du bord ».

Mais en vain son ardeur mourante
S'exhale en soupirs éperdus,
Sa main sans force en vain tourmente
Des cordes qui ne vibrent plus.
En vain... car sa voix est éteinte.
Son chant n'est qu'une amère plainte ;
L'écho répond par des sanglots ;
En vain... sa main tombe épuisée
Et sa lyre à la voix brisée
Glisse et disparaît dans les flots...
Déjà sa vieille tête blanche
Doucement, doucement se penche.
O nacelle, ton maître dort :
Vogue sans bruit vers l'autre bord.

Et le Rameur avec mystère
Comme un fantôme dans la nuit
Se redressant dans son suaire
Laisse voir une faux qui luit.
Puis il se penche ; sur la face
Du vieillard immobile il trace,
Des signes étranges à voir,
Et reprend la rame — rapide
L'esquif part comme une sylphide
A travers les ombres du soir.

Quand l'aube revint sur la terre,
Froid comme une statue en pierre
Seul — le barde dormait encor
Sur la barque amarrée au bord.

A. R.

VIEUX SOUVENIRS

I

Le capitaine Varnier avait achevé sa confession. Il dit au commandant Robert : l'armée de terre vient de vider son sac, au tour de la marine.

Robert ne se fit pas prier.

Je venais de quitter le *Borda*, aussi fier des aiguillettes que vous l'étiez de l'épaulette, à votre sortie de Saint-Cyr. Je m'imaginai que toutes les femmes avaient les yeux sur moi et les rues de Brest n'étaient pas assez larges pour mon importante personne. J'avais un congé de trois mois, et un oncle, chancelier de consulat, à Barcelone, mon unique parent, m'avait invité à passer les vacances près de lui, accompagnant sa gracieuse invitation de l'envoi d'un billet de mille.

Mille francs, à mon âge, c'était le Pactole. J'en fus d'autant plus satisfait que, jusqu'alors, mon existence s'était écoulée monotone, incolore, entre les quatre murs d'un collège et à bord du vaisseau-école.

Aussi, l'imagination aidant, fis-je des rêves insensés.

A Paris, une semaine de séjour écorna le quart de mon capital. Je quittai à regret la grande ville, pour ne pas être à court d'argent le reste du voyage.

Marseille me plut. J'y installai mon quartier-général pour quelques jours. Quoique descendu dans un hôtel de la rue de Rome, je prenais mes repas dans un café-restaurant de la Canebière, où se trouvait une charmante brune, femme du propriétaire de l'établissement.

De ma table, proche du comptoir, je pouvais me livrer à une conversation enjouée avec M^{me} Clara Guyol, pendant que le mari surveillait l'estaminet établi au premier étage.

Que dire à jeune et jolie femme, à l'âge de vingt ans ? Qu'on la trouve charmante, adorable. La belle limonadière me crut sur parole. Du reste, j'étais sincère et elle-même, victime de la jalousie d'un tyran sans cœur, sans pitié, était assoiffée de bonheur.

Mariée à seize ans, Clara orpheline, éprouvait le besoin d'entretenir un ami de ses peines, de ses aspirations. Au bout de quarante-huit heures, j'étais au courant de sa vie faite de

RUBANERIE de St-Etienne

MAISON ARNAL

52, rue Centrale, LYON

Grand Choix de
CHAPEAUX nouveautés, modèles
pour la saison, aux prix du gros
Soierie fantaisie et haute nouveauté

Après 30 ans de succès,
on imite grossièrement la
CRÈME SIMON; exiger
le nom de **J. Simon**,
inventeur de ce produit sans
rival pour les soins de la peau.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{ne} rue Louis-le-Grand

LYON

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Paraît tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

12
FR.
PAR
AN

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole
à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix: 1.50 franco. 1 fr. 65
Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix: 2 fr. 50; franco. 2 fr. 75
Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.
— Variétés : A la conciergerie, par G. Lenôtre.
— Nos gravures : M. E. Reyer; Beaux-Arts : Jour des funérailles. — Le monument de P. Baudry, au Père-Lachaise. — Nos conscrits. — Le punch offert à M. le duc de Luynes. — Chronique des Beaux-Arts, par Olivier Merson. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Théâtres, par Hippolyte Lemaire.
GRAVURES : M. Ernest Reyer. — La Conciergerie. — Le Théâtre illustré, *Salammbo*. — Beaux-Arts : Le jour des funérailles. — Monument de P. Baudry, au Père-Lachaise. — Nos conscrits. — Le punch offert à M. le duc de Luynes.

misères, de tortures morales, et savais que depuis quatre années elle traînait le boulet conjugal.

Je réconfortais Clara, lui adressais de tendres paroles, toujours comprises des femmes jeunes, affligées de maris détestables, et Clara accepta un rendez-vous dans un restaurant de la banlieue.

La prudence nous força à nous séparer trop vite, mais ma charmante maîtresse m'avait fait promettre de prolonger mon séjour à Marseille. Le soir même, j'écrivis à mon oncle que des expériences très intéressantes aux ateliers de la *Seyne* et à l'arsenal de Toulon m'obligeraient à retarder mon départ pour Barcelone.

A vingt ans, on ne doute de rien et l'amour ne connaît pas d'obstacles. Clara m'en donna la preuve. D'habitude, elle quittait le restaurant à dix heures et gagnait son appartement au troisième, tandis que son mari restait à l'estaminet jusqu'à une heure du matin; elle me proposa de la rejoindre.

J'acceptai avec empressement.

Quand, à minuit, je dus la quitter, elle me fit jurer de lui consacrer toutes mes soirées. Dieu sait si cette promesse fut faite de bon cœur et facile à tenir.

Huit jours s'écoulèrent. Le farouche Guyol me paraissait tout sucre, bien que se femme ne cessa de répéter: Méfiez-vous! Tenez-vous sur vos gardes! Evitez, dans la journée, de m'approcher trop souvent, de me parler avec trop de vivacité. Je n'ai pas bonne idée de l'obséquiosité de mon mari, il doit méditer un mauvais coup. Mais je ne faisais que rire de ses conseils et de ses craintes.

Le dixième jour, je reçus une lettre de mon oncle qui me rappelait à la réalité. L'excellent homme trouvait que je mettais peu d'empressement à le rejoindre: « Tu n'as que trois mois de congé, disait-il, et voilà déjà vingt-cinq jours que tu as quitté le *Borda*; je comprends tes visites aux ateliers de la *Seyne* et à l'arsenal de Toulon; mais il me semble qu'elles se prolongent beaucoup et te font négliger ton vieil oncle ».

Cette lettre était un ordre de départ.

Je le compris et malgré mon affection pour Clara, mon premier soin, avant de la revoir, fut de retenir ma place à bord d'un navire en partance sous trois jours. Ce devoir accompli, j'écrivis à mon oncle que j'allai m'embarquer sur le *San-Phelippo*. A l'heure du déjeuner, je m'armai de courage pour informer Clara de mon prochain départ; la pauvre femme à cette déclaration ne put retenir ses larmes. — Eh quoi! fit-elle, vous allez me quitter, m'abandonner à mon malheureux sort. Emmenez-moi, arrachez-moi au misérable qui fait de ma vie un enfer impossible à supporter désormais.

En vain, lui fis-je observer qu'elle ne pouvait m'accompagner, elle ne voulait rien entendre, parlait de se jeter à l'eau. A la fin pourtant elle se calma sur la promesse que j'avais trois jours encore à lui consacrer, que nous nous écrivions régulièrement, bureau restant, et, qu'à mon retour de Barcelone, je m'arrêteraï deux semaines à Marseille. La soirée se passa comme d'habitude, la suivante également. A minuit, je quittai Clara, lui disant: Au revoir! Le lendemain, en entrant au restaurant, je fus surpris de ne pas la voir au comptoir. J'avisai le garçon, lui demandant le motif de cette absence. Il ne put me renseigner. Madame n'est pas encore descendue, se contenta-t-il de dire. Je commandai le déjeuner que je fis durer longtemps, très longtemps, dans l'attente de voir arriver ma maîtresse. Vain espoir! A six heures, le fauteuil était toujours inoccupé. Un nouveau garçon de salle faisait le service. A brûle-pourpoint je lui demandai où était madame Guyol, sans hésiter, il me répondit qu'engagé de la veille, au soir, il n'avait jamais vu la patronne et ignorait où elle était.

— Voulez-vous gagner vingt francs, lui dis-je?

— Volontiers! Mais que faire pour cela?

Si vous Toussez

PRENEZ DES

PASTILLES GÉRAUDEL

— Vous informer près de vos collègues de l'estaminet et de l'office de ce qu'est devenue madame Guyol depuis hier soir.

— Soyez tranquille, mon officier, je saurai ce qui se passe à la maison ou j'y perdrai ma réputation d'ancien zouave.

Dix minutes après, le garçon m'annonçait que la patronne indisposée gardait la chambre et allait être remplacée au comptoir par un comptable. Il ne put m'en apprendre davantage. Je lui donnai vingt francs et demandai s'il consentirait à remettre en secret à madame Guyol, à la première occasion, une lettre qu'à tout hasard j'avais préparée.

— Disposez de moi, mon officier, je vous suis dévoué.

Un peu rassuré, je fus trouver le sieur Guyol trônant majestueusement au comptoir de l'estaminet et lui annonçai mon départ, non pas pour Barcelone, — ce qui eut été trop naïf — mais pour Bordeaux, chose tout-à-fait croyable. En même temps, je demandai des nouvelles de sa femme. Elle était indisposée, me dit-il, et regrettera certainement, cher Monsieur, de ne pas vous voir avant votre départ.

Je le priai de lui transmettre mes adieux.

(A suivre.)

J. DARCIER.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Tant que durera l'incertitude dans laquelle reste la spéculation sur les projets financiers du ministère, les affaires ne reprendront pas d'animation. Aussi n'avons sur nos rentes, notamment, que des variations peu importantes à enregistrer.

Le 3 0/0 clôture à 87,87 après 87,82 au lieu de 87,92, dernier cours d'hier. L'amortissable et le 4 1/2 ont été moins bien tenus à 91,52 et 105,27.

Le Crédit foncier clôture à 137,50. La Banque de Paris est en reprise notable à 800 fr. Le Crédit lyonnais clôture à 730 fr. La Société générale s'inscrit à 477,50, et la Banque d'es-compte à 520 fr.

Le Suez est à 2305. Le Panama à 63,75. L'Italien clôture à 94,10. Le 3 0/0 portugais est bien tenu à 63 5/16.

L'emprunt Russe se négocie en banque avec une prime de 1/16 à 93 1/16. Rappelons que bien que la souscription soit close aujourd'hui, les demandes expédiées de province par le courrier du 20, seront admises.

Les obligations des Chemins de fer de Porto-Rico sont recherchées à 277,50 les libérées, et à 273,75 les non libérées.

Les obligations garanties des Chemins de fer Russes Orel-Griasi, sont cotées en banque à 582 fr., et le 3 1/2 0/0 Finlandais à 617,50 et 618,75.

LE JEU DES RENARDS

Connaissez-vous le *Jeu des Renards*? — Non! — Eh bien! cher lecteur, je vous engage vivement à faire connaissance avec lui.

Plein d'attraits pour les enfants avec ses deux jolis renards et ses 20 petites poules en étain, plus intéressant que les *dames*, moins compliqué que les *échecs*, il offre aux parents, par ses multiples combinaisons, un agréable passe-temps, surtout pour les longues soirées d'hiver. Il est précieux à double titre, car outre qu'il amuse fort parents et enfants, il empêche ceux-ci, par le goût qu'ils y prennent, de se livrer aux jeux bruyants toujours troublants dans un appartement, et leur fait observer, sans qu'ils s'en doutent, un silence si difficile à obtenir de leur nature turbulente. Il constitue un charmant cadeau à faire à l'occasion du 1^{er} de l'an.

Pour faire connaissance avec ledit jeu, adresser 1 fr. 75 à M. Henri Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris, qui vous enverra de suite, en échange: 1^o le jeu, sur carton se pliant en deux, recouvert en papier gaufré couleur; 2^o le *Traité du jeu*; 3^o renards en étain coloriés; 4^o 20 poules en étain, et 5^o une petite boîte à tiroir pour contenir toutes ces figurines.

P DE LANOUE.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

POSTICHES

INVISIBLES ET HYGIÉNIQUES

POUR CALVITIE PARTIELLE OU TOTALE
pour Dames et pour Hommes

Si vos cheveux tombent, faites-vous laver la tête à la **Saporine** et au séchoir instantané.

M^{on} Auguste ARNAL

37, Rue Centrale, LYON

EN VENTE

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, 14, LYON

La nouvelle Romance pour baryton

LES CLOCHES

Paroles de M. GEORGES DE MYRTE, musique de M. MARCQ

PRIX: 1 FRANC.

PAR CORRESPONDANCE, 1 FR. 50.

La LIBRAIRIE H. LE SOUDIER, 174, boulevard Saint-Germain, à Paris, vient de faire paraître la *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française avec un index de tous les régiments (armée active et armée territoriale) et une liste complète de tous les officiers supérieurs qui les commandent.* — Prix : 1 franc.

Cette publication parfaitement tenue à jour constitue un précieux document vraiment digne d'attention et qui doit être entre les mains non seulement de tous les officiers mais encore de toute personne s'intéressant à l'armée, au moment surtout où cette dernière doit être l'objet de la sollicitude générale.

Cette carte, tirée en couleurs et fort bien gravée avec un réseau de chemins de fer très complet, offre la plus grande clarté. Chaque subdivision militaire se détache avec netteté, entourée d'un filet rouge, au centre se trouve en chiffres romains le numéro du corps d'armée.

Les chefs-lieux de régions de corps d'armée, les quartiers généraux et les résidences de garnison ont leur signe particulier surmonté d'un drapeau tricolore; les chefs-lieux de subdivision en ont également un, surmonté d'un petit drapeau bleu; les résidences de garnison, les camps, les écoles ont aussi leur place assignée.

Enfin, autour de chaque ville de garnison figure la nomenclature des régiments qui y

résident tant pour la France proprement dite que pour l'Algérie et la Corse.

Les renseignements que donne la carte sont complétés par un Index de 36 pages qui facilite les recherches. Cet Index contient par ordre numérique tous les régiments de l'armée active et de l'armée territoriale avec le nom de tous les officiers supérieurs qui les commandent, en regard, la ville et le département où résident les régiments et le corps d'armée dont ils font partie.

En résumé, on ne peut être ni plus complet, ni plus clair; et c'est ce qui donne à cette brochure accompagnée de sa carte, un caractère d'utilité incontestable. Son prix modique, 1 fr. la met à la portée de tout le monde.

Elle est tenue constamment à jour au fur et à mesure des modifications qui peuvent survenir, c'est donc une publication périodique qui sera consultée avec profit.

La librairie H. Le Soudier a déjà édité une publication intitulée: *Manuel des Conseils de guerre aux armées*, en 2 vol. in-8° (8 fr.), qui est l'ouvrage le plus complet sur la matière, et un autre sous ce titre: *Bibliographie de la guerre Franco-Allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871*, contenant tous les ouvrages publiés en langues française et Allemande de 1871 à 1886, inclusivement, suivie d'une table systématique, 1 vol. in-8° (3 fr.), qui ont été toutes deux honorées d'une souscription du Ministre de la guerre.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

3, PLACE DE VALOIS, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUE : La conscience du collectionneur. — La semaine politique : Memento. — Les élections de dimanche dernier, par Lissagaray, Paul de Cassagnac, Henry Fouquier, etc. — Le monument de Jeanne d'Arc à Vaucouleurs, par Gambertaux. — Les échos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine : Un fiancé à 32 sous, par Charles Leroy. — Petits mystères de Paris : Le « violon », par Ignotus. — Portraits littéraires : Gustave Flaubert, par Maurice Spronck. — Poésie : La citadelle, par Edmond Haraucourt. — Roman : Moune, par Jean Rameau. — Voyages : L'Expédition Stanley, par Henri Flamans. — Pages oubliées : les lions crucifiés. — Salambô au camp des barbares, par Gustave Flaubert. — La semaine fantaisiste : Descends donc de ton cheval ! (Monologue) par Maxime Boucheron. — La semaine littéraire (Toute une jeunesse, de François Coppée, par Anatole France. — La semaine musicale (Salambô à Bruxelles), par Henry Bauer. — La semaine dramatique, par Jules Lemaitre. — La vie champêtre, chronique agricole, par Arthur Galland.

15^{me} Année

L.A.

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

Sixième Concours du SYLPHE

Du 15 janvier au 15 mars 1890, le *Sylphe* ouvre à tous les littérateurs son 6^{me} grand concours de poésie et de prose, divisé comme suit :

1^{re} section : Poésie, sujet libre (60 vers au maximum).2^e section : Prose, sujet libre.

Les manuscrits devront être inédits et non signés; ils devront être écrits d'un seul côté, très lisiblement, et avec une large marge afin de permettre des annotations.

Ils porteront une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant les noms et adresse des concurrents.

Le concours est gratuit pour les abonnés du *Sylphe*; les non-abonnés paieront un droit de un franc par pièce présentée.

Il sera accordé dans chaque section, s'il y a lieu :

Un 1^{er} prix : médaille de vermeil» 2^e » » d'argent» 3^e » » de bronze

Mentions très honorables : mentions honorables

NOTA

Les pièces couronnées seront insérées et les lauréats non abonnés recevront gratuitement deux numéros du *Sylphe*, celui contenant le compte-rendu et celui renfermant leurs œuvres; leurs droits de concours se trouveront ainsi remboursés.

Les concurrents ne devant pas se faire connaître, les droits de concours seront transmis non par mandat, mais par bon de poste (les timbres seront rigoureusement refusés); les droits de concours devront être adressés avec les plis cachetés à M. JEHAN ECREVISSE, directeur du *Sylphe*, à Voiron, et les manuscrits en double expédition, à M. ALEXANDRE MICHEL, secrétaire de la rédaction, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble.

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX

Rue Lainerie, 7, LYON

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour diners de Noces et repas de Corps.



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continuelle que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

CAOUTCHOUCS

FOURRURES

Vêtements de voyage

MANTEAUX

ET JACQUETTES

pour Dames

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE POUR HOMMES JEUNES GENS ET ENFANTS

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1889. (La plus haute récompense.)

25 ANS DE GARANTIE
PIANOS
HARMONIUMS

SPÉCIALITÉ DE
TRANSPOSITEURS
faisant jusqu'à
13 Demi-Tons

ACCORDS
EN VILLE
A 2 Francs

Vente compt. 2 cordes 400 fr.
3 cordes 500 fr.

LOCATION-VENTE
par mois, dep. 15 fr.

LOCATION AU MOIS
5, 6, 7, 8, 9, 10 fr.
11, 12, 13, 14, 15 fr.

RONZEAU
16 rue Guillotière

LYON G^d HOTEL MEUBLÉ

DU
HAVRE ET DU LUXEMBOURG
Maison de 1^{er} ordre. Unique à Lyon.
CHAMBRES DEPUIS 2 FR.
Appartements. — Pension bourgeoise.
J. PIGNAUL, propriétaire.

Farine de Santé **Zéïne**

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petits indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. **BECHTEL**, pharmacien, à Embrun (H^{es} Alpes). Expédie franco à domicile.

ABONNEMENTS

14, rue Confort, à l'entresol.
Sans frais à tous les journaux
FRANÇAIS et ÉTRANGERS

ANNUAIRE GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LYON

Et du Département du Rhône

INDICATEUR FOURNIER

FONDÉ EN 1869

Pour l'Année 1890. — PRIX: Relié, 12 Fr.

Publié sous la direction de LÉON FOURNIER, avocat.

L'Annuaire général du Commerce de Lyon (INDICATEUR FOURNIER) la plus important des Annuaires de province (2,500 pages),

[COMPREND :

- 1° La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros des maisons;
- 2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique;
- 3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue;
- 4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordres civil, judiciaire, militaire et religieux;
- 5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec

- les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants;
- 6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent;
- 7° Le Plan général de la ville de Lyon grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratiquée à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'Agence).
- 8° Une carte du département du Rhône;
- 9° Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés et maisons récompensées à l'Exposition universelle de Paris 1889.

EN VENTE

A Lyon à l'Agence FOURNIER, rue Confort, 14. **A Paris** à l'Agence HAVAS, place de la Bourse, 8.
Et dans leurs Succursales de St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Marseille, Bordeaux, Lille et Rouen.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET PAPETIERS

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS
Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)	ÉDITION 1 (avec gravure coloriée)
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE	PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE
Un an 14 fr.	Un an 26 fr.
Six mois 7 50	Six mois 15 »
Trois mois 4 »	Trois mois 8 »
UNION POSTALE	UNION POSTALE
Un an 18 fr.	Un an 34 fr.
Six mois 9 50	Six mois 18 »
Trois mois 5 »	Trois mois 9 50